

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois : 15.00
Six mois : 28.00
Un an : 50.00
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois : 15.00
En France et l'étranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

INSERTIONS :
Annonces : la ligne . . . 25 c.
Réclames : 30 c.
Faits divers : 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE, ST O. 34, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX 1^{er} JUILLET 1877. Bulletin du jour

Pendant que les intérêts de notre politique intérieure absorbaient toutes nos préoccupations, les événements en Orient prenaient un caractère de gravité qui peut faire pressentir les résultats définitifs de la campagne entreprise par le Czar contre la Porte Ottomane.
A l'heure qu'il est, plus de cent mille Russes ont déjà franchi le Danube et campent en Bulgarie, après s'être emparés des places fortes de la Dobroudja. Les troupes moscovites poursuivent leur marche par le Nord, vers le quadrilatère, et vont s'étendre jusqu'aux Balkans qui sont la dernière ligne de défense des Turcs.
Sans doute, les Russes trouveront là une résistance désespérée; mais grâce aux nombreux renforts qu'ils reçoivent chaque jour, étant maîtres du Danube, il n'est guère permis de douter du succès de leurs futures opérations. Dès à présent, la Bulgarie peut être considérée comme à jamais perdue pour la Turquie. C'est du moins ce qu'il résulte d'une proclamation adressée le 27, par le Czar, aux populations de cette province. Alexandre II, parle en souverain et annonce, en termes très-précis et très-clairs, que la Bulgarie, la Roumanie et la Serbie seront redevenues à la Russie de leur indépendance.
Le sort de la Turquie nous touche peu; elle nous récite ce qu'elle a semé par ses opiniâtres et aveugles résistances aux vœux de l'Europe; ce qui doit nous préoccuper à bon droit c'est l'attitude de l'Europe. Depuis plus de quinze jours, avant que les Russes eussent passé le Danube, les feuilles étrangères nous faisaient craindre les plus redoutables complications. L'Autriche, disait-on, mobilise son armée pour occuper la Serbie et le cabinet de Londres se dispose à demander des subsides au parlement pour faire face à de grands préparatifs militaires. Or toutes ces rumeurs alarmantes n'avaient aucun fondement sérieux. M. Tiers, au parlement de Pesth, le prince Anersperg, au parlement de Vienne, ont fait les déclarations les plus conciliantes, en affirmant que l'Autriche-Hongrie est résolue plus que jamais à se renfermer dans une attitude neutrale. De son côté, le cabinet britannique renonce à demander aux chambres des subsides dont il ne prévoit pas l'utilité.
Cette attitude pacifique des deux gouvernements semble indiquer que le danger d'une conflagration européenne qu'on redoutait à disparu. Dieu veuille qu'il ne survienne pas de nouvelles complications de nature à modifier les dispositions des puissances directement intéressées dans l'imbroglio oriental. Bien que nous ne soyons à aucun titre engagé dans le conflit, nous devons désirer pour le bien de l'Europe, que la guerre localisée en Orient se termine le plus tôt possible par une paix durable. Il ne faut pas oublier que depuis l'insurrection de l'Herzégovine et de la

Bosnie, qui fut le point de départ de la guerre actuelle, l'Europe profondément troublée dans tous ses intérêts, a cruellement souffert! On ne saurait évaluer à moins de 6 milliards les pertes que son commerce a subies depuis deux ans. Il est grand temps que cette immense perturbation finisse; il faudra bien des années de paix pour réparer ces effroyables désastres!
Dans une curieuse correspondance de Strasbourg, la *Gazette d'Ausbourg* veut bien nous apprendre que le succès de M. Gambetta et des gauches est vivement désiré par les « anciens » et « nouveaux » Alsaciens qui ont voté pour M. Schnéegans et pour les autres candidats agréables au chancelier de l'empire allemand. Nous ne doutons pas que la *Republique française* et les autres journaux « républicains » ne s'empressent d'enregistrer ce nouveau certificat, si honorable pour leur parti.
On lit dans l'Union :
« La date des élections législatives n'est pas encore fixée, mais on estime généralement que celle du 23 septembre prévaudra dans les conseils du gouvernement. »
On écrit de Rome au Monde :
« Le Pape qui avait éprouvé un moment de fatigue à la suite des nombreuses réceptions qui ont eu lieu pendant les mois de mai et de juin, jouit présentement d'une parfaite santé, malgré les chaleurs extrêmes qu'il fait à Rome. »
M. Louis Joly a publié dans la dernière livraison de la *Revue de France*, sur l'*Economie politique des ouvriers*, un travail qui contient, de l'endroit des ouvriers, les plus sages réflexions. D'où viennent la plupart des erreurs de certains ouvriers en matière d'économie politique? C'est de leur ignorance, mère ordinaire de toutes les erreurs. Mais c'est surtout la notion du capital, comme va le faire voir M. Louis Joly, qui manque à ces ouvriers.
Au fond, tous ces prétendus griefs se résument en un seul : la bourgeoisie détient le capital et les ouvriers sont convaincus qu'elle le détient contre toute justice. Leur ignorance est si profonde, leur préjugés sont si enracinés, qu'ils se figurent un état de l'industrie où le capital appartiendrait à tous et où tout le monde pourrait en disposer, comme tout le monde dispose des agents naturels appropriés aux besoins de l'homme. Ils ne comprennent pas que le capital ne peut exister, comme force productive, qu'à la condition d'être accumulé et d'être la propriété d'un petit nombre. Ils ne comprennent pas que la raison d'être de la bourgeoisie, sa fonction sociale, pour parler leur langage, c'est l'accumulation et la conservation du capital. Ils ne comprennent pas que, quel que soit l'état politique révisé, le capital aura toujours une tendance à se concentrer dans un petit nombre de mains. On dépouillerait la bourgeoisie, on opérerait ce que les orateurs d'atelier appellent la liquidation sociale que le lendemain même, par une force naturelle, le capital tendrait à se réorganiser dans les mêmes conditions, et ce, le surlendemain, il y aurait des bourgeois. Ces nouveaux bourgeois seraient très-probablement les auteurs mêmes de la liquidation sociale, et ils détendraient le capital, à leur tour, avec autant d'énergie que leurs prédécesseurs.

Soit. Nous acceptons volontiers la lutte sur ce terrain. D'un côté, les 363 qui ont protesté contre l'acte du 16 mai et veulent renverser, supprimer même le Président; de l'autre les candidats qui se déclareront franchement partisans de la politique du Maréchal.
Les conditions, dans la bataille électorale qui va s'engager, ne sont plus les mêmes qu'en 1876, et le succès du parti conservateur nous semble certain.
L'année dernière, les conservateurs étaient divisés; les radicaux fortement unis l'emportèrent facilement. Le ministère ne montra pas l'énergie nécessaire, ce qui causa notre défaite.
Aujourd'hui, les deux causes qui viciaient ces élections ont disparu. Le Gouvernement est d'accord avec les trois groupes conservateurs et les trois groupes radicaux sont d'accord entre eux. De plus, le ministère montre une énergie qui fait trembler d'avance les radicaux.
Il existe deux pactes déjà conclus : 1° Engagement du Gouvernement de soutenir partout le candidat conservateur contre le candidat radical; c'est fait. 2° Entente de trois groupes conservateurs pour cesser une rivalité fatale et combattre réunis contre les démagogues; dans le plus grand nombre des circonscriptions, c'est fait aussi.
Nous le répétons : les élections prochaines se présentent dans des conditions nouvelles, et surtout dans des conditions infiniment plus favorables aux conservateurs. Ils vont aller au scrutin unis avec le Gouvernement et unis entre eux. Cette double alliance leur assure la victoire.
Où est Tartuffe !!!
On lit dans la *Défense* :
« Le procès qui vient de se terminer par un jugement aux termes duquel M. Guyot-Montpayroux a été débouté de sa plainte contre M. Assézat de Boueterey, délégué ci-avant assigné M. Devoucoux, président de la gauche et rapporteur de l'élection de M. de Miramon, a l'effet de lui entendre dire ce qui s'était passé dans le bureau de la sous-commission de la Chambre, lorsque M. Assézat de Boueterey y avait été entendu. »
« M. Devoucoux a répondu à l'audience ce qu'il avait imprimé dans le rapport officiel tendant à l'invalidation de l'élection du May, à savoir que quand M. Assézat de Boueterey avait été appelé devant la sous-commission et qu'on lui avait demandé la communication des copies des pièces auxquelles il avait fait allusion dans sa lettre contre M. Guyot-Montpayroux, M. de Boueterey « avait répondu qu'il n'avait pas les copies de ces pièces et qu'il ne les avait jamais eues. »
Après l'audition de ce témoignage, M. Assézat de Boueterey s'est levé, et, en quelques paroles très-nettes et très-énergiquement prononcées, a infligé à l'assertion de M. Devoucoux, président des gauches, le plus formel démenti, en lui rappelant qu'il avait, au contraire, mis entre ses propres mains les notes dont il était question.
« M. Devoucoux, président des gauches n'a rien dit; il a quitté l'audience. »
« Mais l'élection de M. de Miramon avait été cassée au profit de l'honorable M. Guyot-Montpayroux. »
« Et voilà comment la majorité, qui, selon l'expression de la *Republique française*, « craignait d'abuser de sa force numérique », invalidait les candidats qui lui déplaisaient. »

supposer qu'on serait disposé à procéder à ces élections avant les élections législatives. Je ne saurais toutefois rien garantir et je dois attendre, pour parler, des renseignements plus précis.
Dans ce même conseil, il a été question du mouvement administratif projeté. Le travail est terminé et paraîtra demain ou après-demain au *Journal officiel*. J'ai lieu de croire que MM. Tripier, préfet de l'Oise et Guyot de Villeneuve, préfet de l'Aisne, seront mis en disponibilité, sur leur demande et à cause des hésitations qu'ils manifestent à combattre certaines candidatures auxquelles le gouvernement est hostile. Ce n'est pas sorti du terrain électoral que de signaler l'article publié ce matin, par la *Marseillaise*, et qui a été fort remarqué dans le monde politique. Cet article pose en fait que le parti radical veut bien travailler à la réélection des 363, mais que ceux des députés de la majorité « qui ont des chances de faire échec à des monarchistes ou à des cléricaux, en dehors de leur circonscription » doivent laisser la place à des hommes « nouveaux, énergiques, ardents, éprouvés, n'ayant point encore vécu dans cet isolement qu'on appelle l'Assemblée nationale. » En bon français, cela veut dire que les radicaux appuieraient les candidats des autres nuances de la gauche, partout où eux-mêmes n'auraient aucune chance, sinon, non!
C'est la confirmation des renseignements que je vous envoyais, il y a deux jours sur le projet des radicaux d'opposer dans plusieurs circonscriptions de Paris, des concurrents au 362. Ce qu'il adviendra de ce dessein, on ne peut encore le dire. Je me contente de vous le signaler.
Le gouvernement s'est décidé à l'acte d'énergie qu'on le pressait depuis quelques semaines d'accomplir. Il a révoqué le maire d'Amiens et nommé une commission administrative à la place du conseil municipal dissous. Les radicaux de la Somme sont très-irrités de cette mesure, mais les conservateurs du département s'en félicitent. Et vous savez qu'un lendemain même de la réception de M. Gambetta par le maire d'Amiens, la révocation de M. Goblet avait été posée. On n'a pas voulu se presser d'agir pour ne pas paraître céder à un mouvement d'irritation, mais on n'a jamais hésité sur la nécessité de montrer que le gouvernement ne tolérerait pas que les maires nommés par lui, oubliassent la réserve que leur commande les fonctions qu'ils tiennent du gouvernement.
Tous les journaux de la gauche conjurent ce matin « le peuple » de ne se livrer à aucune manifestation à la revue de demain. On a été assez surpris, dans le public, de ce soit ainsi par les journaux de gauche de recommander à leurs amis un calme dont ceux-ci ne paraissent pas avoir la moindre envie de sortir. Il paraît bien, en réalité, qu'on n'a jamais songé, pour demain, à d'autres manifestations que celles dont le peuple de Paris est coutumier, lorsqu'il assiste à des fêtes militaires, mais on n'a aucune inquiétude sur le sens et l'importance de cette manifestation. La tactique des feuilles de gauche demande un mot d'explication.
En fait, elles ignorent absolument s'il y aura des manifestations, et peut-être ne seraient-elles pas autrement fâchées qu'il s'en produisît quelques-unes ayant un caractère hostile contre le Maréchal.

Seulement, en publiant leur note elles ont eu pour but de se mettre à couvert et de pouvoir au besoin, accuser « la police » d'avoir fait œuvre de provocation, en organisant des manifestations.
Après la revue, le Maréchal adressera, suivant l'usage, un ordre du jour aux troupes placées sous son commandement, mais cette démarche aura uniquement un caractère militaire et on aurait tort d'en tirer la moindre induction au point de vue politique.
Je vous ai parlé de l'organisation d'un comité électoral légitimiste. J'apprends que la présidence de ce comité est donnée à M. Koll-Bernard, sénateur, le vice président est M. de Larcy, ancien ministre et ancien membre de l'Assemblée nationale. Plusieurs hommes politiques appartenant au Centre droit se sont réunis hier soir, chez M. de Bondy sénateur, pour examiner l'opportunité de la création d'un comité électoral qui se mettrait en rapport avec celui de la droite, avec le comité bonapartiste et avec tout autre comité conservateur.
Aucune décision définitive n'a été prise. Il paraît toutefois très-probable qu'un comité sera constitué.
On annonce que M. Benist d'Azy, ancien directeur des colonies au ministère de la marine, posera à Pondichéry la candidature à la députation. Il aurait ses plus sérieuses chances d'être élu.
Lors du tirage au sort de 1875, en France, il y eut, sur une classe de 306,000 jeunes gens, que de 5 à 600 abstentions volontaires.
En Allemagne, et en cette même année de 1875, sur une classe de 406,000 jeunes gens, 40,000 conscrits négligèrent de répondre à l'appel de la loi militaire.
Ces chiffres sont commentés avec amertume de l'autre côté du Rhin.
On lit dans le Memorial Diplomatique d'hier :
« Les nouvelles des départements sont en ce point plus satisfaisantes au point de vue de l'ordre général. On y constate un grand apaisement des esprits, que les manifestations véhémentes des chefs de l'opinion radicale ont pu agiter passagèrement. Le but éminent du conservateur de l'acte présidentiel du 16 mai est parfaitement compris par l'opinion en province; les populations, savent aujourd'hui, que le Maréchal n'est pas sorti de la limite de ses droits, en appelant de la majorité parlementaire à la majorité des électeurs. Le pays, en un mot, jouit d'une tranquillité matérielle et morale absolue, et il se trouve ainsi en excellente situation pour répondre à l'appel que le gouvernement ne tardera pas à lui adresser en l'éclairant sur la portée du scrutin. »

Le prix de revient de teinture fait avec le noir direct, est moins élevé que par l'ancien système, soit tarte et fer, soit bichromate acide.
Il faut être bien certain d'un produit pour vouloir prouver tous ses avantages, et être bien convaincu de la supériorité d'une matière tinctoriale pour vouloir annoncer une révolution dans l'art de la teinture.
Le principe de l'arlonine repose sur la transformation de l'héméline en noir avant son application à la teinture.
Mode d'emploi.
L'arlonine est préalablement délayée avec un peu d'eau et introduite dans le bain préparé pour la teinture, chauffé à environ 80 degrés; on ajoute ensuite 5 pour cent d'acide oxalique du poids de la laine et 1/2 pour cent d'acide sulfurique, le bain bien remué doit prendre une teinte jaune-marbrée; on manœuvre environ dix minutes sans chauffer, ensuite on monte la température au bouillon, que l'on maintient environ 1 heure 1/2; si le bain prenait une teinte, soit verdâtre, soit noirâtre ou bleuâtre, ce serait signe d'un manque d'acide, et on en ajouterait, mais avec précaution, pour ne pas avoir d'excès qui empêcheraient le noir de monter.
Après le temps indiqué ci-dessus, on ajoutera au bain un peu de cristaux de soude préalablement dissoute; cette addition se fera peu à peu et on arrête aussitôt que le bain a pris une teinte bleue; on manœuvre sur le bain viré environ une bonne demi-heure à haute température, toujours au bouillon, de manière à bien égaliser le noir monte et la nuance devient pleine et prend un relief vif et nourri, on lève et on rince bien; le bain qui reste sur la matière teinte et qui se trouve viré au noir donne à l'eau de lavage une teinture noire, qui se perd bientôt, et le noir obtenu est fixé et de toute solidité.
Pour obtenir des noirs-noirs, noir charbon, etc.; pour les nuances draperie, mérinos, etc., on peut ajouter dès le début de la teinture, soit du curcuma, du bois jaune, ou mieux encore du sumac.
Ces proportions ne peuvent être définies, attendu qu'elles dépendent de la nuance que l'on veut obtenir; c'est au teinturier à juger.
Pour virer le bain à la fin de l'opération de teinture, la proportion du carbonate de soude (cristaux de soude) est difficile à indiquer; nous croyons toutefois que la proportion de 2 à 3 pour cent du poids de la laine est suffisante, on l'ajoutera peu à peu et on arrêtera quand le bain sera viré au ton bleu, ainsi que nous l'avons indiqué.
Pour les passes suivantes, il suffit d'ajouter au même bain de teinture les quantités d'acide oxalique et d'acide sulfurique indiquées.
Maintenant précisons par chiffres :
Pour la première partie de laine à teindre, soit pour 100 kil., on emploie :
80 à 90 kil. d'arlonine.
4 à 5 kil. d'acide oxalique,
2 kil. d'acide sulfurique,
2 kil. de curcuma ou 3 kil. de sumac.
Le bain doit avoir un aspect jaunâtre; s'il était noirâtre, il faudrait ajouter un peu d'acide. Nous recommandons toute la précaution possible, pour ne pas mettre trop d'acide dans la flotte.
S'il fallait du noir bleu, on jetterait avant d'abatre, dans le bain de teinture un peu de cristaux de soude; le noir monte alors et prend une teinte plus bleue.
L'article peut paraître long, mais les dernières opérations montrent bien qu'il n'est pas plus difficile et surtout pas plus long de faire du noir direct que d'engallier et de brunir. Il y a économie de main-d'œuvre, économie de chauffage, économie de matériel de teinture.
Le bain de teinture se conserve et les parties suivantes demandent moins de colorant et moins de mordant.
La seconde passe de 100 kil. se fait avec :
60 à 70 kil. d'arlonine,
2 kil. 500 à 3 kil. acide oxalique,
750 grammes acide sulfurique.
Pour la troisième partie, on peut encore diminuer.
Il est facile de faire alors un prix de revient de teinture, la première passe coûtera assez cher, la seconde coûtera moins et les suivantes montreront qu'il y a également économie. Pour cette raison nous croyons devoir dire franchement notre manière de voir. L'arlonine ne s'offre pas d'être monté sur le petit teinturier qui n'a que 20 ou 50 kil. de la laine à teindre; il n'y a que les grands établissements qui ont beaucoup de noir à teindre qui trouveront réellement de l'avantage marqué, en employant le nouveau colorant.

Deux Pactes
Les journaux radicaux déclarent nettement, ce matin, que les élections générales auront un caractère plébiscitaire.

LETTE DE PARIS
(Correspondance particulière)
Paris, le 30 juin 1877.
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin. On n'a pu ou voulu me dire quelles résolutions y avaient été arrêtées. Je sais seulement qu'on s'y est à peu près exclusivement occupé de la question des élections départementales. J'aurais lieu d'après certains indices, de

— Non. Mais cela ne m'étonne pas, continua le prince; je n'ai jamais eu de chance, moi.
La veille, à l'heure ordinaire de sa visite, Oghérof avait trouvé un diplomate inconnu dans le salon de la diva brune qui recevait pour lors ses hommages, et le diplomate, au lieu de prendre congé, s'était trouvé retenu par la diva, tandis qu'Oghérof avait dû lui céder la place. Là-dessus, querelle et rupture.
Non, le prince n'avait véritablement pas de chance.
— Viens dîner avec nous, dit-il à Michel d'un air piteux, sans lui révéler toutefois sa principale mésaventure.
Ce n'était pas à Michel qu'on pouvait raconter ces choses-là; — il n'y entendait rien, d'abord!
— Non, merci, répondit Avérief, je dîne chez ma tante.
— Mais tu le fais donc exprès, de dîner chez ta tante, toutes les fois que je t'invite!
— Non, je ne le fais pas exprès, dit Michel riant malgré lui; mais, tu l'as dit, mon pauvre ami, tu n'as pas de chance.
Et vraiment, cette année-là, l'hiver ne fut pas gai pour Oghérof.
Les printemps vint pourtant, au bout de ce long hiver attristé. Marthe ne prit point son plaisir accoutumé à voir les feuilles se dérouler sur les branches noires; elle ne se souciait plus guère de la nature.

— Enfin, gronda M. Milaguine sorti des bornes de sa patience moutonnière, on dirait que tu n'aimes pas ta sœur, que tu lui regrettes ce voyage dont elle a besoin pour guérir. Qu'ont-ils donc de si attrayant les environs de Pétersbourg, que tu les préfères à la vie de Marthe?
Nastia se jeta dans les bras de la princesse en pleurant si fort, qu'on eut toutes les peines du monde à l'apaiser.
Avant de partir, elle eut l'art de se faire inviter à passer un dimanche à Tsarskoé-Sélo, chez madame Avérief, qui s'attachait de plus en plus à elle. Cette grande fillette de quinze ans l'amusait : son habil et les taquineries qu'elle ne cessait d'échanger avec Sege Avérief rajeunissaient la grande maison sévère.
En revenant le soir, contre sa coutume elle fut sérieuse et muette; ses yeux brillèrent comme des diamants pendant qu'elle attendait le train sur la plateforme...
M. Milaguine, qui était venu la chercher, cauvait avec Michel dans la demi-obscurité. Nastia passa son bras sous celui de Serge, qui les avait accompagnés.
— Quatre mois, murmura-t-elle, c'est long!
— Bah! reprit-il, les manœuvres, mon uniforme, les présentations et l'exercice, — car je serais officier quand vous reviendrez, mademoiselle!...
Elle le regarda en souriant, les yeux pétillants de joie et d'orgueil.

BULLETIN ECONOMIQUE
L'ARLONINE NOIR DIRECT SUR LAINE.
L'arlonine est la dernière nouveauté à l'art de la teinture. Pas un teinturier, le plus malin même, n'est parvenu à faire une partie de noir en un seul bain. Le nouveau produit que nous soumettons aujourd'hui à l'appréciation de tous ceux qui s'occupent de filature, de teinture sur laine, n'est pas un de ces colorants offerts, inventés pour faire quelques belles ventes, pour surprendre l'acheteur, pour promettre plus de beurre que de pain; le noir direct a des avantages énormes.
Comme l'indique le nom, on opère la teinture en noir sur un seul bain. Le noir est solide et ne verdit ni à l'air, ni au soleil.

— Et pour vous le Tyrol, les chamois, les broderies suisses et les petites montres.
— Fi, le méchant! interrompit-elle en lui frappant le bras du manche de son ombrelle.
Le train s'arrêta devant eux.
— Adieu, monsieur, dit Serge à M. Milaguine, bon voyage... Au revoir, au revoir, Anastasie Pavlovna, dit-il cé rémouvement à Nastia.
Celle-ci lui répondit d'un signe de tête, et ne dit plus rien jusqu'à Pétersbourg.
Les quatre voyageurs, — Pauline Hopper était du voyage, — remplirent consciencieusement leur devoir pendant les quatre mois d'été : Marthe absorba d'incalculables quantités d'eau minérales, fit d'interminables promenades à pied, toujours indolente, — toujours pâle, — et ne retrouva un peu de vie qu'en Suisse. L'air des montagnes lui fouettait le sang.
Elle resta un mois à Genève. Elle aussi, elle eut la tentation du Mont-Blanc. Elle passa aussi des heures à le regarder.
Elle voulut aller à Chamounix; — ses désirs étaient des ordres. Quand elle y fut, et qu'elle vit le Mont-Blanc en face, elle eut peur, — peur de l'énorme masse blanche; elle eut le vertige du gouffre et du glacier sans les avoir abordés, et elle retourna à Genève, où elle pouvait voir le géant de loin, sans cette frayeur matérielle de l'immense qui l'avait saisie à Chamounix. (à suivre)

Feuilleton du *Journal de Roubaix*
DU 2 JUILLET 1877
— 30 —
LA PRINCESSE OGHÉROF
PAR HENRY GRÉVILLE
XIX
(Suite.)
Le prince alla voir les animaux qui étaient vraiment superbes, marchanda un peu, et, le soir même, huit mille roubles quittaient son portefeuille en même temps que les six chevaux s'installaient dans ses écuries.
Mais tout ne se trouva pas avantageux dans ce marché. Le plus vieux des six chevaux n'avait pas quatre ans. La première fois qu'on attela la paire de trotteurs, ils sortirent si brusquement de la porte cochère, que le timon de la calèche entra dans une voiture qui passait paisiblement, roulant un vieux sénateur vers sa chaise curule. La voiture fut endommagée, le sénateur aussi, — et Oghérof, après avoir fait réparer la voiture à ses frais, fut encore obligé de faire une douzaine de visites au malade, qui ne vit pas une fois sans lui reprocher la turbulence de son attelage.
La seconde fois qu'on les fit sortir, ces aimables bêtes prirent le mors aux dents et allèrent briser un réverbère sur la place d'Isaac. La calèche, par contre-

coup, fut réduite en miettes, si bien que le prince trouva plus économique d'en acheter une autre que de faire réparer celle-là.
Les sorties suivantes furent agrémentées d'incidents si nombreux et si variés, que Marthe déclara à son mari sa résolution d'aller à pied plutôt que de se servir de ces admirables animaux. Oghérof fut réduit à acheter pour sa femme une paire de vieux chevaux de réforme.
Les quatre autres chevaux n'eurent pas plus de chance. L'un d'eux, un cheval de selle, se mit à boiter sans cause appréciable. Le quatrièmè ruait si fort, que les cochers renoncèrent à le conduire. Les deux derniers ne voulurent jamais se laisser atteler ensemble.
— Et si tu savais comme ils mangent! disait Oghérof à Michel, qu'il avait rencontré à la Perspective. Jamais je n'ai vu des chevaux manger comme ça! Ils deviennent féroces, à ne rien faire, et j'ai engagé deux palefreniers de plus pour les promener à la main, sans qu'ils casseraient tout.
— Et ton maquignon?
— Voilà cinq mois qu'il est parti, et je n'ai pas de ses nouvelles.
Je crains bien d'avoir fait un mauvais calcul, ajouta le prince soucieux, — car je n'ai pas le droit de les vendre, et ils me coûtent gros comme eux d'entretien! Mauvaise affaire!
— Elle ne me paraît pas bien bonne, en effet, dit Michel, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Non. Mais cela ne m'étonne pas, continua le prince; je n'ai jamais eu de chance, moi.
La veille, à l'heure ordinaire de sa visite, Oghérof avait trouvé un diplomate inconnu dans le salon de la diva brune qui recevait pour lors ses hommages, et le diplomate, au lieu de prendre congé, s'était trouvé retenu par la diva, tandis qu'Oghérof avait dû lui céder la place. Là-dessus, querelle et rupture.
Non, le prince n'avait véritablement pas de chance.
— Viens dîner avec nous, dit-il à Michel d'un air piteux, sans lui révéler toutefois sa principale mésaventure.
Ce n'était pas à Michel qu'on pouvait raconter ces choses-là; — il n'y entendait rien, d'abord!
— Non, merci, répondit Avérief, je dîne chez ma tante.
— Mais tu le fais donc exprès, de dîner chez ta tante, toutes les fois que je t'invite!
— Non, je ne le fais pas exprès, dit Michel riant malgré lui; mais, tu l'as dit, mon pauvre ami, tu n'as pas de chance.
Et vraiment, cette année-là, l'hiver ne fut pas gai pour Oghérof.
Les printemps vint pourtant, au bout de ce long hiver attristé. Marthe ne prit point son plaisir accoutumé à voir les feuilles se dérouler sur les branches noires; elle ne se souciait plus guère de la nature.

— Enfin, gronda M. Milaguine sorti des bornes de sa patience moutonnière, on dirait que tu n'aimes pas ta sœur, que tu lui regrettes ce voyage dont elle a besoin pour guérir. Qu'ont-ils donc de si attrayant les environs de Pétersbourg, que tu les préfères à la vie de Marthe?
Nastia se jeta dans les bras de la princesse en pleurant si fort, qu'on eut toutes les peines du monde à l'apaiser.
Avant de partir, elle eut l'art de se faire inviter à passer un dimanche à Tsarskoé-Sélo, chez madame Avérief, qui s'attachait de plus en plus à elle. Cette grande fillette de quinze ans l'amusait : son habil et les taquineries qu'elle ne cessait d'échanger avec Sege Avérief rajeunissaient la grande maison sévère.
En revenant le soir, contre sa coutume elle fut sérieuse et muette; ses yeux brillèrent comme des diamants pendant qu'elle attendait le train sur la plateforme...
M. Milaguine, qui était venu la chercher, cauvait avec Michel dans la demi-obscurité. Nastia passa son bras sous celui de Serge, qui les avait accompagnés.
— Quatre mois, murmura-t-elle, c'est long!
— Bah! reprit-il, les manœuvres, mon uniforme, les présentations et l'exercice, — car je serais officier quand vous reviendrez, mademoiselle!...
Elle le regarda en souriant, les yeux pétillants de joie et d'orgueil.

BULLETIN ECONOMIQUE
L'ARLONINE NOIR DIRECT SUR LAINE.
L'arlonine est la dernière nouveauté à l'art de la teinture. Pas un teinturier, le plus malin même, n'est parvenu à faire une partie de noir en un seul bain. Le nouveau produit que nous soumettons aujourd'hui à l'appréciation de tous ceux qui s'occupent de filature, de teinture sur laine, n'est pas un de ces colorants offerts, inventés pour faire quelques belles ventes, pour surprendre l'acheteur, pour promettre plus de beurre que de pain; le noir direct a des avantages énormes.
Comme l'indique le nom, on opère la teinture en noir sur un seul bain. Le noir est solide et ne verdit ni à l'air, ni au soleil.

— Et pour vous le Tyrol, les chamois, les broderies suisses et les petites montres.
— Fi, le méchant! interrompit-elle en lui frappant le bras du manche de son ombrelle.
Le train s'arrêta devant eux.
— Adieu, monsieur, dit Serge à M. Milaguine, bon voyage... Au revoir, au revoir, Anastasie Pavlovna, dit-il cé rémouvement à Nastia.
Celle-ci lui répondit d'un signe de tête, et ne dit plus rien jusqu'à Pétersbourg.
Les quatre voyageurs, — Pauline Hopper était du voyage, — remplirent consciencieusement leur devoir pendant les quatre mois d'été : Marthe absorba d'incalculables quantités d'eau minérales, fit d'interminables promenades à pied, toujours indolente, — toujours pâle, — et ne retrouva un peu de vie qu'en Suisse. L'air des montagnes lui fouettait le sang.
Elle resta un mois à Genève. Elle aussi, elle eut la tentation du Mont-Blanc. Elle passa aussi des heures à le regarder.
Elle voulut aller à Chamounix; — ses désirs étaient des ordres. Quand elle y fut, et qu'elle vit le Mont-Blanc en face, elle eut peur, — peur de l'énorme masse blanche; elle eut le vertige du gouffre et du glacier sans les avoir abordés, et elle retourna à Genève, où elle pouvait voir le géant de loin, sans cette frayeur matérielle de l'immense qui l'avait saisie à Chamounix. (à suivre)